

LE RÔLE DE CONDILLAC DANS LA GENÈSE  
DE LA *LETTRE SUR LE MESSIE* DE VOLTAIRE

*Antonio Gurrado*

Voltaire Foundation (Oxford) et Université de Pavie

Voltaire et Condillac, on le sait, ne se rencontrèrent jamais, mais les deux hommes se vouaient néanmoins une grande estime réciproque. Voltaire possédait les œuvres maîtresses de Condillac<sup>1</sup> et il avait pour lui suffisamment d'admiration pour le prier, en 1756, de se rendre aux Délices pour « venir travailler dans ma retraite à un ouvrage qui vous immortaliserait » (D6998). Il n'existe aucune trace de la réponse que fit Condillac à cette invitation mais l'on sait de façon certaine qu'il ne visita jamais les Délices. Malgré cela, la considération qu'avait Voltaire pour Condillac ne se démentit jamais : dans la lettre déjà citée, Voltaire déclarait que « personne ne pense avec tant de profondeur ni avec tant de justesse que vous » ; en 1764, il le décrit comme « un bon philosophe, un bon ennemi de la superstition » (D12234), comme « un de nos frères » (D12238) et, en 1768, il apparaît sous sa plume comme l'« un des premiers hommes de l'Europe pour la valeur des idées » (D15279).

Entre 1758 et 1767, Condillac vit à Parme où il sert de précepteur au fils du duc, le prince Ferdinando. Quand Voltaire a vent de la position que va occuper Condillac, il s'intéresse vivement à son itinéraire. Le 26 janvier 1758, il écrit à la marquise de Florian :

Savez-vous si c'est à Paris qu'on élève le prince de Parme, ou si l'abbé de Condillac va à Parme lui apprendre à raisonner ? Savez-vous quand il part ? Seriez-vous femme à lui persuader de prendre sa route par Genève et par Turin ? S'il fait ce voyage cet hiver, nous le recevrons à Lausanne, nous le mènerions aux Délices, et de là nous le guiderions par le mont Cenis à Turin, de Turin dans le Milanais, et du Milanais dans le Parmésan. (D7603)

Une telle curiosité pour les mouvements de Condillac pourrait laisser supposer que Voltaire souhaite lui remettre quelque chose en mains propres. La même

<sup>1</sup> *Traité des systèmes*, La Haye, Neaulme 1749 (BV837) ; *Traité des sensations*, Paris, De Bure, 1754 (BV836) ; *Traité des animaux*, Paris, De Bure, 1755 (BV835).

année, Voltaire compose la *Lettre sur le Messie*, un court écrit en prose adressé à un « Monsieur » non identifié. Dans ce texte, Voltaire propose un panorama des principaux thèmes concernant le messianisme en se concentrant en particulier sur le judaïsme et la non-reconnaissance par les juifs du Christ comme Messie. Il affirme clairement que l'attente d'un Messie n'est pas considérée comme un article de foi dans le judaïsme et il explique qu'à l'origine, le messianisme juif était de nature politique plutôt que religieuse du fait que les juifs attendaient un libérateur.

Il n'est pas aisé d'établir la genèse de ce texte, où pour la première fois Voltaire tente d'appliquer la même critique exégétique au judaïsme et au christianisme. Seuls deux manuscrits subsistent : le premier, de la main de Voltaire, se trouve à Saint-Petersbourg, et l'autre, copié par un inconnu, est aux Archives d'État de Parme. Le texte de Parme a été publié par Roland Desné et Anna Mandich<sup>2</sup> tandis que la version de Saint-Petersbourg a été publiée pour la première fois dans le tome 49A des *Œuvres complètes de Voltaire* éditées par la Voltaire Foundation à Oxford<sup>3</sup>.

Le seul indice dont nous disposons pour la datation de la *Lettre sur le Messie* se trouve dans l'en-tête du manuscrit de Parme, qui porte la date du 21 octobre 1758. Le manuscrit de Saint-Petersbourg, lui, n'est pas daté. Le manuscrit de Parme se présente comme une copie au propre, et dans une écriture ample, de celui de Saint-Petersbourg (qui a peut-être circulé dans le duché de Parme). Certaines fautes d'orthographe du copiste laissent supposer que celui-ci était italien.

Le texte du manuscrit de Parme correspond au type de lettre que Voltaire compose à cette époque, et on trouve la formule « aux Délices route de Genève » dans l'en-tête. Il convient de noter que Voltaire écrit habituellement « aux Délices près de Genève » ou simplement « aux Délices » ; la précision « route de Genève » peut paraître insolite, mais c'est précisément durant l'automne 1758 qu'on la rencontre le plus fréquemment dans sa correspondance. Ceci laisse supposer que la forme épistolaire de la *Lettre sur le Messie* n'est pas qu'un simple procédé stylistique. Voltaire ne fait pas semblant d'écrire une lettre comme il fera par la suite semblant d'écrire des sermons ou des homélies : il est très vraisemblable qu'il s'adresse ici à un correspondant réel. Par ailleurs, l'existence même du manuscrit de Parme suggère que Voltaire conçut le texte avec l'intention de l'adresser à une personne résidant dans le duché.

<sup>2</sup> R. Desné et A. Mandich, « Une lettre oubliée de Voltaire », *Dix-huitième siècle*, n° 23 (1991), p. 201-212.

<sup>3</sup> Voltaire, *Lettre sur le Messie*, éd. A. Gurrado, *OCV*, t. 49A (2010), p. 247-275.

Dans leur commentaire sur la *Lettre sur le Messie*, Desné et Mandich proposent une liste de destinataires probables, parmi lesquels on trouve Saverio Bettinelli, dramaturge et jésuite, originaire de Mantoue et directeur du Collegio dei Nobili à Parme depuis 1751. Bettinelli est en effet reçu aux Délices vers la fin 1758 et, une fois sa visite à Voltaire achevée, il retourne à Parme en passant par Lyon. Le monde intellectuel du duché était bien informé de son récent contact avec Voltaire, comme en témoigne une lettre de Francesco Algarotti : « *Ho veduto in questi giorni in Parma il padre Bettinelli, il quale è stato di tanto felice da potervi vedere et udire nelle vostre deliziose delizie* »<sup>4</sup>. Il n'est pas impossible que Bettinelli ait rapporté à Parme le manuscrit qui se trouve actuellement aux Archives d'État ; cependant, l'analyse de son écriture révèle qu'il n'en était pas le copiste.

Une autre hypothèse fascinante pourrait nous mener jusqu'à Condillac, qui figurait déjà dans la liste des destinataires possibles dressée par Desné et Mandich mais sans preuves concluantes à l'appui. Afin de prouver cette hypothèse, il nous faut répertorier les trois indices qui se trouvent dans le manuscrit de Parme lui-même. 1. Du fait que dans sa *Lettre*, Voltaire déclare « je suis indigne d'être consulté par vous »<sup>5</sup>, nous pouvons supposer que le destinataire avait sollicité l'avis de son collègue philosophe sur une question d'exégèse biblique à propos de laquelle ce dernier avait quelque compétence. 2. Par ailleurs, il existe une unité de ton entre la formule finale de la *Lettre sur le Messie* et les derniers mots de l'unique lettre de Voltaire à Condillac que l'on connaisse. 3. Le manuscrit de Parme est adressé à « l'Abbé de N :N : » et « abbé » est le titre que Voltaire employait généralement pour nommer Condillac.

Bien qu'elles ne soient pas probantes, ces indications laissent supposer que Condillac pourrait être le fameux destinataire de la *Lettre sur le Messie*. Afin de trouver des preuves plus concluantes, il convient de suivre son itinéraire jusqu'à Parme. Condillac quitte Paris le 20 mars 1758, deux mois après la rédaction de la lettre que Voltaire adresse à la marquise de Florian ; il atteint Parme le 12 avril et il est immédiatement nommé précepteur du prince Ferdinando. Condillac quittera Parme neuf ans plus tard, le 9 mars 1767<sup>6</sup>.

Le prince Ferdinando a sept ans à l'arrivée de Condillac. Il a déjà appris les bases de la lecture et de la religion avec le jésuite Thomas Fumeron. Condillac devient son précepteur pour deux raisons : il a été recommandé par Guillaume Du Tillot, ministre des Finances du duché, et il est prêtre. Peu après son arrivée,

4 D8325. Traduction : « J'ai rencontré le père Bettinelli à Parme il y a peu ; il a eu la chance de vous voir et de vous écouter dans vos délicieux Délices ».

5 *OCV*, t. 49A, p. 265.

6 Paolo Grillenzoni, « Condillac à Parme : lettres inédites », *Dix-huitième siècle*, n° 17 (1985), p. 285 et 295.

la duchesse Luisa Elisabetta écrit à son mari le duc Filippo I<sup>er</sup>, qui avait peut-être des réserves quant à l'opportunité d'un tel choix :

Quant à sa religion, j'en ai pris les meilleures informations et de plusieurs personnes ; toutes ont été telles que nous pouvions les [souhaiter] ; malgré ce livre que l'on dit peu métaphysique nous n'aurons, je crois, rien à nous reprocher sur ce choix ni en ce monde ni en l'autre. [...] Notre fils doit être bon catholique et non pas docteur de l'Église : toutes les controverses lui seraient inutiles<sup>7</sup>.

Curieusement, on retrouve la même analyse dans ce que dit Condillac à son jeune élève à propos de la théologie : « des recherches aussi vastes ne doivent pas occuper un prince, parce qu'il leur sacrifierait un temps qu'il doit à des études plus relatives à son état ». Puis il le met en garde contre trop de piété afin qu'il ne tombe pas sous la coupe du clergé : « Vous prendrez insensiblement leur place, pour leur céder la vôtre »<sup>8</sup>.

278

Ces mots sont tirés du *Cours d'études*. Condillac s'attelle à cette œuvre monumentale dès son arrivée à Parme et Ferdinando se sert du texte en chantier comme d'un manuel exhaustif et pluridisciplinaire. Cette entreprise très ambitieuse met en œuvre de façon concrète, dans le champ de l'éducation, la méthode philosophique rigoureuse de Condillac. La première partie est consacrée à une théorie du langage, la *Grammaire* ou *Art de parler*, suivie de l'*Art d'écrire*. Sur ces bases, Condillac établit l'*Art de raisonner* puis, plus complexe encore, l'*Art de penser*. C'est seulement lorsqu'il aura appris à penser que le prince Ferdinando pourra découvrir la partie principale du cours, celle qui lui sera le plus utile en tant que gouvernant : l'*Histoire*. Condillac explique ainsi ses choix méthodologiques à son élève : « Il semble que les erreurs de l'esprit humain méritent peu d'être étudiées », cependant « il faut les étudier, comme un pilote étudie les naufrages de ceux qui ont navigué avant lui »<sup>9</sup>. Sans une telle étude, observe-t-il, « nous répéterions les absurdités qu'on a dites ; [...] c'est ainsi, Monseigneur, que les philosophes modernes se sont éclairés »<sup>10</sup>.

Les deux dernières parties du *Cours d'études*, l'*Histoire ancienne* et l'*Histoire moderne*, doivent être lues comme le résumé et le point culminant de l'engagement philosophique de Condillac. Leur objectif est d'éclairer un futur monarque. Si l'on considère avec quelle insistance, dans l'*Histoire moderne*, Condillac dénonce la superstition qui règne dans l'Europe chrétienne et

7 Cité dans Carminella Biondi, *La Francia a Parma nel secondo Settecento*, Bologna, Clueb, 2003, p. 53-54, note en bas de page.

8 E. B. de Condillac, *Cours d'études*, dans *Œuvres complètes*, Paris, Baudouin frères, 1827, t. X, p. 111-112.

9 Condillac, *Œuvres complètes*, éd. cit., t. VII, p. 333.

10 *Ibid.*, p. 334.

combien il est nécessaire de l'éclairer, on croit entendre l'écho des derniers mots de la *Lettre sur le Messie*, où Voltaire souhaite que « le nouveau jour que vous leur donnerez [...] éclairera les chrétiens »<sup>11</sup>.

Bien entendu, cela ne suffit pas à démontrer que Condillac est le mystérieux « Monsieur » à qui s'adresse la *Lettre*. Mais ces indices laissent néanmoins supposer que l'influence de l'exégèse de Voltaire sur les travaux de Condillac, si elle existe, se trouve dans son *Histoire*. On sait que Condillac était considéré comme « le philosophe des philosophes », c'est-à-dire comme le plus théorique d'entre eux, celui qui s'intéressait le plus à ce qu'on appelle de nos jours la philosophie analytique. Il ne semble y avoir aucune place pour la religion dans son système : la religion n'est pas mise en doute, mais elle est purement et simplement laissée de côté. La vie même de Condillac ne trahit aucun intérêt particulier pour le fait religieux : tout abbé qu'il était, on sait qu'il ne célébrera qu'une seule fois la messe. Quant à la Bible, il n'y fait référence que dans son *Histoire ancienne*.

Condillac fait lire « l'abrégé de la Bible »<sup>12</sup> à Ferdinando comme préliminaire à son cours, et c'est ainsi qu'il décide d'aborder les différentes étapes de l'histoire ancienne en suivant la tradition biblique : le Déluge, la monarchie israélite et ainsi de suite. Cependant, il conserve un certain scepticisme et informe immédiatement son élève du fait qu'il ne doit pas considérer le Pentateuque comme un document historique, car Moïse « n'a pas eu le dessein d'écrire l'histoire : voulant rappeler aux Hébreux ce qu'ils ont été, et les préparer à ce qu'ils doivent être, il se borne à les faire remonter, par une succession non interrompue, jusqu'au premier père du genre humain »<sup>13</sup>.

Certains thèmes de l'*Histoire ancienne* se trouvent également dans la *Lettre sur le Messie*. Voltaire écrit que « la secte des Sadducéens [...] ne crut jamais cette vérité si importante »<sup>14</sup>, à savoir l'immortalité de l'âme, et Condillac rapporte que « les Sadducéens niaient l'existence des anges et l'immortalité de l'âme »<sup>15</sup>. Voltaire relate une prophétie d'Isaïe et déclare que « nous sommes certains aujourd'hui [...] que l'enfant est notre sauveur Jésus-Christ »<sup>16</sup> ; Condillac insiste sur le fait que « toutes les prophéties conduisent à Jésus-Christ. Elles annoncent ses mystères, sa naissance, son ministère public, sa passion, sa mort, sa sépulture, sa résurrection, son règne »<sup>17</sup>.

<sup>11</sup> OCV, t. 49A, p. 275.

<sup>12</sup> Condillac, *Œuvres complètes*, éd. cit., t. VII, p. 5.

<sup>13</sup> *Ibid.*

<sup>14</sup> OCV, t. 49A, p. 269.

<sup>15</sup> Condillac, *Œuvres complètes*, éd. cit., t. VIII, p. 43.

<sup>16</sup> OCV, t. 49A, p. 272. Cf. Isaïe, VII, 13-25 et VIII, 1-4.

<sup>17</sup> Condillac, *Œuvres complètes*, éd. cit., t. VIII, p. 39.

C'est précisément au moment où il revient sur le thème de la prophétie que Condillac emploie, pour la première fois dans son œuvre, le terme « Messie ». Bien que toutes les prophéties se soient réalisées en la personne de Jésus-Christ, explique-t-il à Ferdinando, « les Juifs furent assez aveugles pour ne pas voir en lui le Messie qu'ils attendaient »<sup>18</sup>. Son argumentation devient plus explicite quelques pages plus loin :

Il est vrai qu'ayant la connaissance du Messie, ils auraient dû le reconnaître dans Jésus-Christ. [...] Mais, partout dans l'Écriture, ils trouvaient le Messie dieu et homme, grand et abaissé, maître et serviteur, prêtre et victime, roi et sujet, soumis à la mort et vainqueur de la mort, riche et pauvre, puissant et sans forces : et ces idées, contradictoires en apparence, voilaient à leurs yeux le vrai sens des prophéties. Ils imaginèrent donc, pour la plupart, un Messie au gré de leur ambition. Ils se le représentèrent semblable à ces hommes que Dieu leur avait envoyés plusieurs fois pour les tirer de l'oppression et de la servitude ; et ils le jugeaient seulement plus grand. Ce devait être un héros, un conquérant, dont le royaume serait un monde, qui étendrait son empire sur toute la terre, et qui comblerait les Juifs de toutes sortes de biens temporels [...]. C'est cet aveuglement qui leur fit méconnaître le Messie dans Jésus-Christ pauvre, inconnu, méprisé, souffrant, sans éclat, sans suite, sans puissance temporelle<sup>19</sup>.

Les ressemblances entre ce passage et le contenu de la *Lettre sur le Messie* sont frappantes. On y trouve cinq phrases où Condillac semble emboîter le pas à Voltaire en le citant presque mot pour mot. En effet, Condillac fait remarquer que les juifs étaient incapables de concevoir un « Messie dieu et homme, grand et abaissé », tout comme Voltaire note qu'ils n'avaient « jamais imaginé un Messie, un Dieu-homme, dont l'incarnation était si au-dessus de la faible raison des hommes »<sup>20</sup>. Condillac poursuit en disant que « ces idées [...] voilaient à leurs yeux le vrai sens des prophéties », combinant ainsi deux passages de la *Lettre sur le Messie* où on lit que les juifs « ne pénétrèrent point le sens et l'esprit des paroles » et qu'ils « ne levèrent jamais le voile d'aucune prophétie »<sup>21</sup>. Puis Condillac affirme qu'ils « imaginèrent donc, pour la plupart, un Messie au gré de leur ambition », ce qui rappelle le passage où Voltaire écrit qu'« il est très naturel que ce peuple grossier [...] n'ait jamais imaginé un Messie » au sens que le mot prendra avec le christianisme<sup>22</sup>. Condillac déclare que les juifs concevaient un Messie « semblable à ces hommes que Dieu leur avait envoyés

<sup>18</sup> *Ibid.*, t. X, p. 120.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 152-153.

<sup>20</sup> *OCV*, t. 49A, p. 270.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 272.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 269-270.

plusieurs fois pour les tirer de l'oppression et de la servitude » ; Voltaire écrit que la nation juive n'avait qu'« une idée vague et mondaine du libérateur mondain qu'elle espéra »<sup>23</sup>. Enfin, Condillac termine en évoquant « cet aveuglement qui leur fit méconnaître le Messie », à l'instar de Voltaire, qui déclare que les juifs étaient « toujours dans l'aveuglement sur le véritable Messie »<sup>24</sup>.

De tels parallèles laissent à penser que Condillac était le destinataire le plus probable de la *Lettre sur le Messie*. Et même à supposer qu'il n'était pas le « Monsieur » et « abbé » anonyme, il était assurément au courant du contenu de la lettre de Voltaire. Grâce à lui, et grâce à la richesse des échanges culturels entre les philosophes et le duché de Parme, les idées du plus iconoclaste des exégètes réapparaissaient, presque dissimulées, dans le manuel d'histoire d'un jeune prince chrétien.

*Traduit de l'anglais par Georges Pilard.*

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 273.

<sup>24</sup> *Ibid.*

## ANNEXE

Voltaire, *Lettre sur le Messie*, OCV, t. 49A

Condillac, *Histoire ancienne*,  
*Œuvres complètes*, éd. cit., t. X, p. 152-153

Le peuple hébreu tout charnel, qui ne découvrirait pas le sens mystérieux des oracles de cette ancienne loi accomplis dans la nouvelle, ne pénétra pas ce que la foi nous a révélé depuis. (p. 268)

Il est vrai qu'ayant la connaissance du Messie, ils auraient dû le reconnaître dans Jésus-Christ.

282

[...] n'ait jamais imaginé un Messie, un Dieu-homme, dont l'incarnation était si au-dessus de la faible raison des hommes. (p. 270)

Mais les Juifs uniquement occupés de leurs intérêts temporels et présents s'en tinrent à la lettre et ne pénétrèrent point le sens et l'esprit des paroles. [...] Ils ne levèrent jamais le voile d'aucune prophétie. (p. 272)

Mais, partout dans l'Écriture, ils trouvaient le Messie dieu et homme, grand et abaissé, maître et serviteur, prêtre et victime, roi et sujet, soumis à la mort et vainqueur de la mort, riche et pauvre, puissant et sans forces : et ces idées, contradictoires en apparence, voilaient à leurs yeux le vrai sens des prophéties.

Ce peuple était si grossier que Moïse pour se proportionner à leur entendement [...] (p. 268)

Il est donc très naturel que ce peuple grossier dont Dieu daignait ménager la faiblesse [...] n'ait jamais imaginé un Messie [...] (p. 269-270)

Ils imaginèrent donc, pour la plupart, un Messie au gré de leur ambition.

[...] n'eut jamais qu'une idée vague et mondaine du libérateur mondain qu'elle espéra dans les temps de ses longues disgrâces. (p. 273)

Ils se le représentèrent semblable à ces hommes que Dieu leur avait envoyés plusieurs fois pour les tirer de l'oppression et de la servitude ; et ils le jugeaient seulement plus grand. Ce devait être un héros, un conquérant, dont le royaume serait un monde, qui étendrait son empire sur toute la terre, et qui comblerait les Juifs de toutes sortes de biens temporels. Ces préjugés flattaient si fort leur amour-propre, qu'ils ne voyaient plus les humiliations du Messie, ou qu'ils les expliquaient dans des sens figurés.

[...] la nation fut toujours dans l'aveuglement sur le véritable Messie (p. 273)

L'espérance d'un libérateur n'était pas un précepte positif, un article de foi chez les anciens Juifs. (p. 265)

[Moïse] ne leur parla point [...] d'un libérateur dans le temps futurs, d'un Messie, d'un christ. (p. 268)

Ils donnaient le nom de Messie [...] à plusieurs monarques étrangers. (p. 272)

Aussi était-il prédit qu'ils verraient sans connaître, qu'ils entendraient sans comprendre, qu'ils seraient réprouvés ; et qu'un peuple auparavant infidèle et étranger entrerait dans la nouvelle alliance. C'est cet aveuglement qui leur fit méconnaître le Messie dans Jésus-Christ pauvre, inconnu, méprisé, souffrant, sans éclat, sans suite, sans puissance temporelle.

